



Les reines du drame

Bilal Hassani décoiffe

★★★

De Léxis Langlois, avec Louiza Hanoune, Gio Ventura, Bilal Hassani, et al. 1h 50min, DRAG Couenne, 115 mn.

Léxis Langlois, 35 ans, dédie son premier long métrage à toutes les divas mal aimées, les ringardes moquées, les torrides oubliées, les prolos et toutes celles qui se sont déjà détestées, et Carlotta Coco, son âme sœur adorée. Il le fait avec une comédie musicale débordante et survoltée qui commence en 2005. Steevyshady, youtubeur hyper botoxé (Bilal Hassani), raconte le destin incandescent de son idole, la diva pop Mimi Madamour (Louiza Hanoune), du top de sa gloire en 2005 à sa descente aux enfers, précipitée par son histoire d'amour avec l'icône punk Billie Kohler (Gio Ventura). Pendant un demi-siècle, ces reines du drame ont chanté leur passion et leur rage sous le feu des projecteurs. Mise en scène speedée de l'éphémère dans tous ses états (starification, rapport au corps et au temps qui passe, machine à broyer des jeunes filles qui rêvent de gloire...) via les réseaux sociaux, la téléréalité, les shows drag. C'est viscéral comme les grands sentiments, vibrant comme un cœur qui saigne, tout lifté à la passion, à l'humour, à la démesure, avec des crises de larmes, des ruptures, des hysteries de fans, et des tubes pop sur commande, dans un contexte romantique et kitsch. Les actrices sont parfaites dans leurs rôles clivés (la bourgeoise face à la punk militante). Quant à Bilal Hassani dont c'est le premier vrai rôle au cinéma, il explose à l'écran. Le décor sonore est un patchwork de dingue car Léxis Langlois mêle tous les genres musicaux, fait se croiser Douglas Sirk avec Britney Spears et assume. Mais sous le vernis, il glisse une réalité sombre, désespérée et exprime sa colère contre une société qui formate à outrance sans état d'âme, en prenant le contre-pied de la norme avec une comédie musicale arc-en-ciel. F. .

Réconcilié avec lui-même, Léxis Langlois est convaincu que l'artifice est le seul moyen de révéler la vérité des gens et le prouve avec une comédie musicale queer survoltée qui assume toutes ses identités.

ENTRETIEN

F BIENNE BR DFER
ENVOYÉE SPÉCI LE À P RIS

Proposant un univers singulier déjà dans ses courts métrages (*De la terreur, mes soeurs !*, Grand Prix du Festival International du Film Indépendant de Bordeaux 2019, et *Les démos de Dorothy*, Léopard d'argent à Locarno en 2021), Léxis Langlois inscrit son premier long métrage dans la continuité et met en scène un mélodrame ouvertement queer et musical. Il avait remporté l'appel à projets Films de genre du CNC. Mais c'est grâce à la coproduction belge avec Wrong Men que son film *Les reines du drame* voit le jour, sept ans après les premières lignes du scénario, quatre ans après le début du financement.

Faites-vous du cinéma pour contrer le côté éphémère des choses dont le drame de votre film ?

Le film qui court sur une cinquantaine d'années se veut une proposition pour être plus doux les uns avec les autres. Ce qui se répète dans le film, c'est la roue de la fortune. Car l'histoire bégaié. Tu penses que tu es cool, que tu es jeune, mais finalement tu vas être condamné à être la prochaine ringarde ou le prochain ringard. Le film dit bien « essayons de ne pas rentrer dans ça » même si c'est extrêmement difficile parce que la norme s'infiltre partout. C'est difficile de lutter contre.

Sous le côté cliché de la comédie musicale, il y a beaucoup de noirceur dans votre film. Cela reflète-t-il une colère ?

Effectivement, la colère liée à un sentiment d'injustice. C'est le premier élan du film qui est un mélodrame parce qu'on empêche deux personnes de s'aimer parce qu'elles viennent de milieux différents. L'idée, c'était de transformer cette colère en quelque chose de plus beau et de plus joyeux. Donc de faire exactement le contraire de ce qu'on im-



« C'est un film qui dit : « On va faire un grand mélodrame queer, inspiré de Douglas Sirk, puis y amener Britney Spears ». C'est ainsi que mon regard s'est façonné. » © DR.

pose aux personnages. Le film, il est obsédé par l'idée de créer du lien entre plein de choses, entre différentes époques, entre différents genres. La violence de la norme est infinie et le film propose une forme hybride pour aller contre la dureté de cette norme.

C'est aussi ce qui vous constitue culturellement. D'où l'idée de brasser différentes cultures pour créer des cinématographiques musicaux ?

Oui, oui. Moi, j'ai mis très longtemps à me réconcilier avec moi-même. Je ne viens pas d'un milieu cinéphile, ni d'un milieu très lettré. Ce qui m'a constitué, c'est la télé, les séries. J'ai commencé à m'intéresser au cinéma grâce à *Buffy contre les vampires*. En arrivant à Paris, j'avais honte de mon milieu et de ma culture, et c'est quelque chose que j'ai mis de côté pendant un moment. En découvrant le milieu queer, j'ai rencontré des gens qui connaissaient un autre type de cinéma, des cinéastes qui s'intéressaient à la pop culture. J'ai vu comment la pop culture peut façonner d'autres regards, peut nous amener à découvrir d'autres choses et le revendiquer. Grâce à ça, je me suis réconcilié avec moi-même. Ce film, c'est aussi un film qui dit « ben voilà, là on va faire un grand mélodrame queer, inspiré de Douglas Sirk, et puis y amener Britney Spears ». C'est très sincère car c'est ainsi

teurs des temps modernes »



que mon regard s'est façonné. Il y a aussi l'envie de ne pas choisir.

Les youtubeurs sont-ils les nouveaux conteurs ?

Oui, je le dis tout le temps. C'est après avoir vu une vidéo de Bilal Hassani qui racontait son horrible outing dans son collège catho avec une grande force, il y a sept ans, que je me suis dit que les youtubeurs étaient les conteurs des temps modernes. D'où l'idée de raconter le film sur cinquante ans. Qu'est-ce que serait un youtubeur dans cinquante ans ? Toujours dans l'idée de cet épéphémère.



L'histoire bégai. Tu penses que tu es cool, que tu es jeune, mais finalement tu vas être considéré comme à être la prochaine garderie ou le prochain gardien. Dois-tu soigner les autres.

“

Bilal Hassani tient là son premier vrai rôle au cinéma et il est épantant. Veuillez déceler immédiatement son potentiel d'acteur ?

C'est quelqu'un qui m'impressionne beaucoup. Il est extrêmement intelligent, a une force de travail incroyable. On avait déjà fait un clip ensemble. Je voyais à quel point il y avait cette dimension, ce rapport au jeu. C'était une évidence de le faire jouer. J'aime beaucoup l'idée d'inviter les gens à jouer avec moi. Louisa n'avait jamais joué avant par exemple. Je crois que tout le monde peut jouer si on le regarde. Avec Bilal, on a répété pendant neuf mois. Je voyais qu'il avait le jeu dans la peau. Son personnage est presque cartoonesque. Il y avait quelque chose d'assez libérateur, un plaisir du jeu presque enfantin. C'est très excitant de commencer avec un rôle comme ça.

Comment arriver à avoir des acteurs dans l'excès mais vrais ? Car la force du film, c'est d'imposer un style, et en même temps, montrer une vérité.

C'est tout à fait ça. C'était un travail, un amour de la composition. J'aime une manière presque naïve, enfantine de composer. Et ça a été un long débat avec Joe et Louisa. Tout est un peu faux au cinéma même dans un principe de réalisme. Moi, j'adore les teen movie américains, les films de David Lynch pour ça. Composition ne veut pas dire caricature car il faut toujours un endroit de vérité. L'idée, c'était de faire les choses dans la joie, même pour les moments les plus difficiles. Je voulais que les filles se mettent dans des états mais qu'on ne

soit plus dans la performance au sens « performeur ». Certes les personnages souffrent, mais nous, on ne va pas souffrir. On a beaucoup travaillé à jouer des choses très intenses mais main dans la main, avec du plaisir.

Cette notion de plaisir est pleinement dans le choix du genre comédie musicale ?

Je savais que je voulais travailler avec différents compositeurs et compositrices parce que les personnages évoluent aussi bien dans leurs émotions que dans leur parcours. Les musiques sont toujours au service des émotions des personnages. C'est ce que je trouve très beau dans les comédies musicales. Parce qu'on se met rarement à chanter et danser dans la vraie vie, mais c'est le chemin le plus net vers le cœur des personnages. C'est même une idée très queer que l'artifice est le seul moyen de révéler la vérité des gens. C'est passionnant à explorer dans une comédie musicale.

Le film est une histoire d'amour, mais parle beaucoup des rapports de pouvoir. Est-ce quelque chose que vous éprouvez dans votre métier ?

Bien sûr. Dès qu'on essaie d'affirmer ses différences, et ça peut être pour toutes les minorités. Le cinéma est une industrie qui, au même titre que toutes les autres industries, est extrêmement normée. Donc dès qu'on essaie de pas tout à fait convenir à cette industrie normée, c'est très difficile d'exister.

On reparle de plus en plus de transphobies. Voulez-vous une évolution ou une régression ?

L'histoire bégai. C'est un peu ce que raconte le film. Le fait que le film existe, c'est qu'il y a une évolution, mais on se dit quand même que c'est fou qu'il existe. Je suis très très angoissé sur la politique. Quand on voit ce qui se passe aux États-Unis, quand on voit ce qui se passe en Italie, ça fait peur. Il va falloir qu'on résiste. Ça veut dire faire des choses de manière plus alternative. Ça veut dire que ce sont les mêmes qui vont être encore un peu plus précarisés et invisibilisés. J'ai l'impression qu'on a vécu un âge d'or qui n'était pas vraiment doré, plutôt bronze, mais que maintenant, commence quelque chose de pire, avec un mépris ou une méconnaissance. Il faut continuer de lutter, essayer de faire des choses différentes. Mais ça va quand même être de plus en plus difficile. Des gens disent qu'il faut vivre pour faire des films. Moi, c'est plutôt l'inverse. Je fais des films pour avoir envie de vivre.